



Géraldine
Maillet

Un amoureux silence

roman

Flammarion

Extrait de la publication

Un amoureux silence

Géraldine
Maillet



© Karima Taira

Entre Cisia et Timo, c'est depuis sept ans l'amour total. La fusion. Aussi lorsque Timo claque la porte, brutalement et sans laisser d'adresse, elle refuse d'accepter.

Dévorante, obsessionnelle, destructrice, la passion demeure. Seule, malade d'absence, Cisia se révolte, décide d'écrire son histoire. Bientôt, suite à des coups de téléphone anonymes, elle se lance à la poursuite d'un inconnu qui l'attire étrangement.

Qui est le dénommé Alexis Dumont, et où se cache-t-il ? Pourquoi ces hommes, Timo ou Alexis, se réfugient-ils dans le silence ? Seule l'écriture pourra lui rendre son amour. Mais Cisia ne le sait pas encore...

Géraldine Maillet a publié chez Flammarion Une rose pour Manhattan (1999) et écrit trois pièces de théâtre, Wiekenfurstein, Remise en formes et Inversion.



9 782080 681102

FF 8110-01-I

Couverture :
Photographie Koto Bolofo.
95,00 FF

Flammarion

Extrait de la publication

Un amoureux silence

Géraldine Maillet

Un amoureux silence

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2001
ISBN : 9782081301788

À ma mère

Prologue

J'ai voulu mourir mais j'avais honte. J'ai voulu te retrouver mais j'avais peur. J'aurais voulu ne t'avoir jamais connu. C'était impossible. Je voulais tout, je ne faisais rien. J'attendais tout, je n'osais pas.

Je ne parlais plus à personne. Je mentais en invoquant une vie surchargée. Trop fière pour avouer mon échec. Je regardais les autres avec arrogance mais j'enviais leur solitude, leur autonomie, leurs sentiments propres de toi. Je crevais d'envie de les serrer contre moi et de partager ma douleur. Je ne disais rien. Je restais impassible, froide, détestable.

En attendant j'écrivais. Chaque jour, je recommençais, disciplinée et bornée. Les journées arrivaient plus vite à la nuit, page après page, jour après jour. Un peu de toi. Ton sourire, tes traits, ton âme, complices à en crever. Une vie imaginaire vécue aux côtés de ton absence.

Dès ce lundi pluvieux, ce lundi où tu m'as quittée sans raison, je t'ai écrit. Tu embaumais encore mon corps. Mon esprit enivré par nos projets. Comme une mauvaise blague. Je t'ai écrit désintéressée, n'y

croyant pas, sans effort. Assez pour t'évoquer sur des lignes hautaines. Puis... le temps a grossi. Une tumeur bénigne devenue terrassante. La douleur est arrivée, perfide. Le cancer du temps ne tue pas.

Ton absence, je l'ai arrachée, recrachée sur mon papier. La torture est devenue caresse, le mal, étreinte. Sans toi, au fil des pages, au fil des jours, au fil de ma chienlit, je t'écrivais. La souffrance paierait. C'était le prix pour ton retour.

Tu étais là, impalpable mais avec moi. Tout contre, dans, sur, autour, ici partout. J'inspirais, tu expirais. Nous nous aimions. Tu m'aimais chaque jour davantage de peur que je ne t'abandonne en tournant la page.

Où es-tu ? Tu me manques. Je te faisais revenir le temps d'une phrase, d'une douce pensée, d'un baiser muet. D'une insomnie, d'une éternité. J'aurais voulu savoir mais je n'ai jamais eu le courage. Je me suis contentée d'écrire notre vie frileusement, sans même imaginer ta vie loin de moi.

J'avais le courage et la faiblesse d'écrire. Trop lâche pour comprendre qu'il n'y avait rien à comprendre. Parfois je revenais dans ton quartier. Je montais les marches. Tu avais déserté ce lieu. Alors je courais vers mes cahiers. Tu étais bien là. Écrit, blotti, taché d'encre, avec moi, face à mon regard, adorable amoureux, tu guidais ma main sans la tenir. La vie à deux finalement ça se passe bien.

Je suis seule, je ne t'aime plus. Je crois. Tous les jours j'écris. Toute la vie.

Je dors à peine, je te regarde. Tu finis de t'habiller : un pantalon en coton beige, un tee-shirt blanc, ton pull marine. Ta semaine commence. Ton boulot, tes horaires. Tu es beau dans la pénombre, silencieux pour ne pas réveiller mon demi-sommeil. On a peu dormi. J'aime me sentir fatiguée par toi. On a mis des heures pour se quitter, main dans la main, sans rien faire, allongés l'un contre l'autre. J'ai veillé le plus longtemps possible pour prolonger cette sensation. Tu avais les yeux clos mais tes cils tremblaient comme si tu ne dormais pas. Je respirais fort pour couvrir ta respiration heurtée. Comme si tu dormais mal. Après je ne me souviens plus.

Mes paupières sourient, je suis sereine. Tu dances presque. Je trouve tes gestes cotonneux, retenus par des fils. En apesanteur. Tu es si concentré que tu parais étrange. Loin, déjà, de notre nid d'amour. Ta montagne de responsabilités du lundi : clients, prospects, fournisseurs, contrats, connexions, www., soucis. Les jours se suivent, les indécisions se ressemblent. Ton affaire a tout juste un mois, un

nouveau-né dont je ne suis pas la mère. Les trois années dans un célèbre cabinet d'expertise me paraissent déjà loin. Tu as abandonné par ennui. Le mirage internet. Mon amour. Tu ne m'en parles jamais. Ta volonté m'intimide parfois. J'ai atrocement confiance.

Je t'aime ce matin comme tous les matins depuis sept ans. Nous avons tout partagé. Si peu j'en suis sûre. La tendresse mêlée au confort, le doute confondu à la peur. Il nous reste tout à découvrir. Unis, apaisés, passionnés.

Je t'aime un peu plus, juste un peu plus. Un décibel, un éclat de rire, un frisson, un rien chaque jour. Je ne veux pas me réveiller et encore moins crier mes sentiments, ce lundi comme tous les lundis. Je veux enfermer cette impression mystérieuse. La brûlure que ton départ matinal me procure, et l'idée de passer ma journée sans toi.

J'aime me taire de si bonne heure. La lumière est basse, discrète dans son dévoilement. Tu m'émeus de tant de précautions. Je te trouve pataud, tu perds l'équilibre, je vais devoir ranger mes affaires. D'habitude un reproche aurait fusé « ras le bol de ton foutoir Cisia, t'es une souillon mon bébé » mais là, ce matin, rien. Tu ne bronches pas. Je te sens pressé, malhabile, ensommeillé.

J'aime rester plongée dans ce voile insaisissable. Je dérive. Mon temps est généreux, nonchalant. J'ose à peine regarder l'heure. Sept heures trente. Ton bureau n'ouvre qu'à neuf heures. Tu ne prends pas de douche. Tu as tellement à faire. Je ne t'ai jamais demandé de rentrer tôt mais tu seras là, avant

le coucher du soleil, comme à ton habitude. J'adore ton retour, le bruit de ta clé, ton sourire affamé. On savoure ces fins de journées ensemble. J'ai déjà faim.

Ce soir tu rentreras épuisé et nerveux. Depuis quelques jours tu esquives mes questions. Ta main me fuit. Sans doute me réserves-tu une surprise, une bonne nouvelle, un secret. Tu vas me manquer. J'ai hâte que tu me manques. Moi aussi, mon amour, je veux te faire un cadeau. Je ne sais pas quoi mais j'ai toute la journée pour y réfléchir. Je n'ai jamais grand-chose à faire le lundi. Je suis heureuse de devoir passer la journée seule, satisfaite de t'attendre. Je dorloterai notre intérieur. Souvent j'ai proposé de t'aider. Tu refuses toujours.

Mon mi-temps dans une agence de voyages ne commence qu'en milieu de semaine. Albane est partie au ski pour bûcher sa troisième année de pharmacie. Albane déteste le froid, la neige, le sport, les paysages de montagne, elle ne pourra que travailler. Albane est ma seule amie mais la vie est en train de nous séparer. Je la vois peu, c'est un rythme qui me convient. Je l'appelle quand j'ai besoin d'elle. Albane souffre de sa solitude. Chacun sa vie, son trajet égoïste. Le bonheur isole. Les couples racontent des histoires de couples, Albane n'a plus sa place dans la nôtre. Son errance, ses plans sordides, ses dragues minables... Je la plains. J'ai de la chance d'aimer. D'être aimée...

J'appellerai Ninon, la seule famille qui nous reste. Nos visites se font rares. Elle vieillit et je sais qu'elle languit de nous voir. Ninon a été amoureuse, elle comprend que l'amour se suffit à lui-même.

Entre sommeil et contemplation, je réfléchis. Je vais changer les draps, plier mes affaires, nous ravitailler pour la semaine. On mange beaucoup en ce moment, le frigo est vide. Par bien-être, incertitude de l'avenir ? Tu as grossi légèrement, je ne vois plus tes côtes. J'aime ta nouvelle épaisseur. Tu as remis tes vêtements du week-end. Ça m'étonne. Tu n'aurais pas de rendez-vous ? Tu aimes respirer mon odeur, tout simplement ? Tout contre toi, hier pendant trois heures devant la télévision, je t'ai senti soucieux. Tu as passé la journée à côté de moi, à côté de toi. Sans nous. Ce n'est pas grave...

Je t'entends farfouiller. Il est rare que j'assiste à ton départ. Souvent je ne résiste pas, je murmure ton nom, tu m'embrasses. Tu sens bon le Blenheim. Ce matin, je ne sais pas. Tu es bruyant. Tu as du mal à te frayer un passage. Peut-être ai-je le sommeil plus profond d'habitude... Mon trousseau de clés tombe sur le carrelage, tu ne le ramasses pas. Merci mon amour, je suis bien réveillée maintenant. Tu as failli t'étaler. Tu es bizarre, trop couvert avec ta parka marron. Comme si tu gelais. J'ai chaud. Regards furtifs. Je sens que tu m' observes, j'espère que je te plais, même endormie, les cheveux en broussaille. Tu sembles suspendu, immobile, l'air triste puis hésitant. Comblée, déjà en manque, je vais passer une journée délicieuse et terriblement longue. Vers midi tu m'appelleras pour me dire des choses gentilles. À ce soir. J'ouvre délicatement mes yeux. Parti, disparu de ma vue. Je te connais si bien. Ce matin, je t'ai à peine reconnu.

Tu as claqué la porte.

Je t'ai d'abord attendu en geisha. Une robe en soie mauve longue et étroite. J'avais lissé mes cheveux avec de la brillantine. Je me trouvais jolie, désirable, impatiente. J'ai fini par avoir froid dans notre studio surchauffé. Je suis toujours gelée. J'ai peur. Il est minuit et demi.

Je guette le petit matin en pyjama rayé gris et blanc, emprisonnée dans ton peignoir. Je guette n'importe quoi. Vers onze heures j'ai fait les grands magasins. C'était l'expo « Beautés d'Asie ». J'ai fouillé dans les rayons en pensant à ta réaction. La japonaise, le tailleur strict, le fourreau en dentelle noire. Je me suis donné du mal pour revêtir tant de féminité. Les cabines d'essayage me paniquent. Je suis ressortie avec une méchante migraine mais je ne regrette pas mon expédition. Je me suis changée quatre fois dans la soirée. Les tenues sont en boule sur le canapé. Ce n'était pas très cher et puis on aura toujours des occasions, n'est-ce pas ? On en aura ? Timo, dis-moi, on en aura des occasions ? J'ai envie de me faire belle pour toi, j'ai envie que tu me le demandes, que tu l'exiges.

Je ne veux plus que tu partes sans m'embrasser en claquant cette maudite porte. Je me suis fait beaucoup de souci aujourd'hui. Je me sens mieux maintenant. Étrangement. Je suis sans nouvelles de toi mais je n'ai pas peur. Je t'attends tranquillement, au chaud, bien emmitoufflée. Je n'ai pas faim, je n'ai rien mangé. Si tu n'as pas appelé, c'est normal. Tu n'as pas pu, pensé, voulu. Tu n'as pas à m'appeler. On s'en fout mon amour. Si tu n'es pas rentré, c'est normal. Tu n'as pas à rentrer. Tu ne peux pas, tu ne veux pas, tu n'y penses pas. On s'en fout mon amour. Si tu n'as pas sommeil, si tu as envie de marcher des heures, de voir la mer, de faire le point, de boire avec tes copains... C'est normal et je n'ai pas à m'en soucier. Tu n'as pas de copains, tu n'aimes pas marcher mais tu adores la mer. C'est la première fois que tu pars sans prévenir. On s'en fout. Prends ton temps mais rentre.

Je suis prostrée sur le lit de ton côté. Un sourire mélancolique, les yeux dans le vague, je zappe entre rien et pas grand-chose. Je ronge mes ongles. Je prends un Doliprane sans vraiment souffrir. J'avais préparé un bon dîner, acheté chez le traiteur. Je n'ai jamais su cuisiner. Un petit salé aux lentilles. Tu te souviens de celui qu'on avait mangé chez Ninon ? Tu en avais repris quatre fois. J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Un reblochon, du Poilâne, un sorbet à la framboise, un Château Talbot... Le caviste du supermarché me l'a conseillé.

Le reblochon a coulé. Tant mieux, tu le préfères bien fait. Les plats traditionnels sont toujours meilleurs le lendemain. Quand tu rentreras peut-être auras-tu faim, peut-être ne voudras-tu rien avaler. Les

deux me plairont. Peu importe comment tu seras. Saoul, irrité, odieux, trempé. C'est la surprise et j'aime tes surprises. Sauf celle d'aujourd'hui. Trop longue. Je vais t'engueuler, non, sauter dans tes bras. Je ne demanderai aucune explication. C'est promis.

Finalement la journée est passée très vite. À trois heures seulement, je me suis aperçue que tu n'avais pas appelé. D'abord j'ai souri, j'étais contente. La surprise n'en serait que plus grande. Je ne savais pas si tu l'avais fait exprès ou si tu n'avais pas eu le choix. J'étais à la maison, j'écoutais Léonard Cohen. Albane a téléphoné. Tu la connais, en pleine crise existentielle. Elle est amoureuse d'un homme marié. Toujours des histoires simples. Elle voulait arrêter ses études, je crois que j'ai réussi à l'en dissuader. Ça a duré quarante-cinq minutes. Elle a beaucoup parlé, je pensais à toi. Tu as peut-être essayé de me joindre à ce moment-là ? Je devrais m'acheter un portable, tu ne crois pas ? J'ai appelé le tien vers dix-sept heures pour te dire que le chocolat chaud fumait et que le pain t'attendait dans le toaster. Injoignable. Je ne sais plus si j'ai laissé un message, je crois que non. J'ai grignoté puis je me suis changée, démaquillée, j'ai attaché mes cheveux. Tu préfères mon visage dégagé.

Il faisait humide. La bruine coulait le long des fenêtres. Le ciel hésitait entre pluie et neige. J'ai dressé la table du dîner, allumé des bougies, augmenté le chauffage. Je ne pensais à rien d'autre qu'au son de la serrure. Vers dix-huit heures, comme d'habitude, Ninon nous a appelés. J'aurais dû le faire avant, je n'y ai pas pensé. Les autres m'indiffèrent, même ceux que

j'aime. Je suis dans ma bulle, coupée du monde, je plane dans le bonheur que tu m'offres.

Ninon veut savoir si on vient à Pâques. Elle m'a donné les coordonnées de quelqu'un d'important chez AOL, tu pourras le joindre de sa part. Je te raconterai ce soir ou demain au petit déjeuner. Je l'ai trouvée en pleine forme. Elle t'embrasse. Elle a envoyé un petit cadeau de son escapade à Séville. Au moment où je raccrochais, la concierge sonnait pour l'apporter. C'est une cruche en faïence rouge-vert-bleu, très moche.

Mme Ramona de Gonzales t'a vu partir ce matin, vers sept heures trente, en sortant les poubelles. C'est étrange, elle t'a appelé et tu ne lui as pas répondu, tu es passé comme un éclair. Je sais que tu étais pressé mais tu la connais, elle espère que tu n'as rien contre elle. La prochaine fois, tu devrais lui dire un mot gentil. Elle t'a vu tourner à gauche en sortant du square. À gauche ?

Mes doigts sont gelés, mes pieds s'agitent. Je grelotte de peur et de fatigue. Je commence à avoir sommeil. Ton portable reste silencieux, le bureau n'a pas répondu de la soirée. Demain j'aurai tout compris. Ça doit être simple, limpide comme notre amour. Tu as peur mais je ne suis pas fragile, tu peux t'appuyer contre mon épaule. Aie confiance en nous. Nous sommes invincibles. Indestructibles.

Je sais où tu es. Chez toi, rue Amelot, dans le studio de tes dix-sept ans, coupé du monde, sans téléphone. Demain je viendrai te chercher... Mais tu seras rentré avant. Ce soir, je n'ai pas le courage de me faire beaucoup de souci. On ne risque rien. Tu seras ma première apparition, les croissants à la main.

Bonne nuit Timo.

J'ai très bien dormi. Je me sens reposée, pleine de langueurs. Il est sept heures et demie. Tu n'es pas là.

Je repense à la veille. Des images sans importance font surface : la cohue des boulevards, l'odeur forte chez le traiteur, la bougie parfumée à l'ambre, la pluie contre la vitre. Ta voix, tes baisers, je ne m'en souviens pas.

La lumière m'opresse. Mon corps est ailleurs. Ma gorge est sèche, nouée. J'ai très mal dormi.

Le lit est bordé de ton côté. Tu ne t'es pas couché. Vingt-quatre heures d'absence. J'étouffe sous les draps puis je me calme. Je ne sais pas si je suis étonnée ou angoissée. Je m'interroge. J'ai peur.

Nerveusement je compose. « Timo de Lunsax 06 12 91 23 40, je ne suis pas disponible, merci de me laisser un message. » Tu ne veux rien dire d'autre. À nouveau injoignable, occupé, en réunion. À sept heures trente. Tu te prépares, tu dors, je ne te vois pas. Je dois courir, te rassurer, te soutenir. Je suis là, on va se battre. Pour le reste...

Je n'ouvre pas les volets, je reste allongée à côté du téléphone, je dois agir par étapes. Ton bureau. « Le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué. » Dans la précipitation je me suis trompée de numéro. Mes doigts ont trébuché sur le cadran. Je dois me calmer. « Le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué. » Lundi ton répondeur, aujourd'hui cette bande, je ne comprends pas.

Pas de courrier sous la porte. Pas de message. Verrou fermé. Je tremble dans le silence.

Tu changes de numéro sans me le dire. Tu ne l'as pas fait exprès, simple étourderie mon pauvre amour. Rien d'anormal donc. Je ne t'appelais jamais. Il suffit de joindre le 12, ton omission sera réparée. Quatre sonneries, les quatre dernières secondes de doute.

« France Télécom Jeanine bonjour.

— Bonjour, je voudrais le numéro de Timo de Lunsax, 3, rue d'Aboukir, s'il vous plaît. »

Je prends de quoi noter.

« Désolée, rien à cette adresse. Rien à ce nom. Même pas en liste rouge.

— C'est ma faute, c'est au nom de la société Roommaid.

— Pas de chance, la ligne vient d'être résiliée. »

Je raccroche, quatre minutes de cauchemar. Tu as disparu des lignes. Je comprendrai plus tard. Sept heures quarante-cinq.

Albane était naturelle hier, Ninon aussi. J'espère que vous ne me préparez pas une surprise pour mon anniversaire. Je n'y avais pas songé. Albane est dans sa retraite montagnarde, je dois vérifier. Ninon ne ment jamais.

Dépôt légal : janvier 2001
N° d'édition : FF 811001 – N° d'impression : 53585

Imprimé en France

Extrait de la publication